

Revue de presse - Ouroboros

SOMMAIRE

ARTICLES.....	3
PRESSE.....	3
WEB.....	13
 MENTIONS.....	 17
PRESSE.....	17
WEB.....	22
 TELEVISION.....	 42

LA VOIX DU NORD - MARS 2022

Du Louvre-Lens à La Madeleine, Olivier Leclercq rêve de démocratiser l'art contemporain

En proposant des reproductions de grande qualité, Olivier Leclercq veut les rendre accessibles au plus grand nombre. Avec à la clé un tirage au sort qui permet de décrocher l'œuvre originale.

Par Bernard Virel | Publié le 30/11/2020

f 114 partages

f Partager

Twitter



Inscrivez-vous à
la Newsletter **de votre locale**

Recevez gratuitement chaque
jour une sélection de nos
meilleurs articles pour ne rien
manquer de **l'actualité de votre
commune.**

S'inscrire

L'info en continu

Olivier Leclercq, chez lui, devant une œuvre de Mister P.



LECTURE
ZEN



Pendant vingt-cinq ans, Olivier Leclercq, 52 ans, a été concepteur-rédacteur dans une agence de publicité. Un travail qui consistait, avec un directeur artistique – lui pour les mots, l'autre pour l'image – à réaliser des « *messages publicitaires*. » Tout se passait bien jusqu'au jour où le Madeleinois a été licencié (économique) par son entreprise. Un moment qui l'a interpellé : « *Je me suis demandé si ce n'était pas le moment de réfléchir à quelque chose d'autre, de changer mon fusil d'épaule.* » Attiré « *par la culture de l'image, fan de BD, d'art contemporain, d'art toys* », Olivier Leclercq a très vite eu envie de mettre sa passion au service d'une nouvelle activité. Avec une idée : démocratiser l'art contemporain. Car l'homme, friand de salons et de galeries d'art, s'est toujours rendu compte qu'une œuvre originale « *n'était pas vraiment accessible* » au plus grand nombre. D'où sa réflexion pour qu'elle le devienne.



de patients hospitalisés

22:07

Le forfait de 50 euros pour faire réparer son vélo prolongé jusqu'au 31 mars

21:36

Une aide supplémentaire pour les associations d'insertion qui viendront renforcer les EHPAD

20:47

Audition de Gérald Darmanin: pas de «divorce entre la police et la population»

19:56

Emmanuel Macron va donner jeudi une interview à Brut axée sur la jeunesse

19:43

Alzheimer: une piste de détection précoce grâce à des tests sanguins

19:09

Photographe syrien blessé pendant une manifestation : le parquet de Paris ouvre une enquête

19:01

Miss France 2021 et Covid: tests, masques, public... comment se prépare l'émission?

L'actu de votre commune

ARMENTIÈRES
ARRAGEOIS - TERNOIS
BÉTHUNE - BRUAY
BOULOGNE-SUR-MER

LOMME, LOOS ET LES
WEPPE
MARCO - LAMBERSART
MONTREUIL



Un an au Louvre Lens

Le Madeleinois a **trouvé un concept original** qui lui a valu un an d'incubation « *pour développer son idée, la modéliser* » au sein du Louvre Lens Vallée, le pôle numérique de la communauté d'agglomération Lens-Liévin. Le concept ? Il prend contact avec un artiste pour lui proposer de **réaliser cinquante reproductions de grande qualité** d'une de ses œuvres. Il vend ces reproductions 51 € pour un artiste émergent, 102 € pour quelqu'un de plus connu, 153 € pour un autre encore un peu plus recherché, etc. (les tarifs vont de 51 en 51), pour une œuvre originale en rapport : 2000 € par exemple pour une repro à 102 €. Avec en prime un tirage au sort qui attribue l'œuvre originale à l'un des acheteurs d'une des cinquante reproductions numérotées.

« Ceux qui rêvent devant des œuvres »

« *Je m'adresse aux amateurs d'art, explique Olivier Leclercq, ceux qui rêvent devant des œuvres en vitrine, sans avoir les moyens de se les payer.* » Reste maintenant à faire connaître son projet lancé deux jours avant le premier confinement, une année où beaucoup d'événements dans ce domaine ont été annulés. Une chose est sûre : il y croit et rêve de faire partager au plus grand nombre sa passion qui peut permettre à chacun de « *se réapproprier son intérieur* », avec des œuvres différentes de son voisin. Pour l'instant, trois œuvres (celles de Mister P, Thomas Van Hecke, Quentin DMR) sont proposées sur son site ; d'autres (Ouroboros, Cren et Erell) vont arriver. Il rêve aussi de présenter son travail dans des hôtels, des restaurants, « *avec du public* ». Tout ça, là encore, demandera un peu de patience. En attendant, chacun peut visiter son « *nouveau concept de galerie d'art* », virtuelle... sans risques.

Le top des internautes

Aujourd'hui



1 Roubaix: quand un policier fait deux doigts d'honneur à la Google car



2 Eurovision Junior 2020: la France gagne le concours grâce à la performance de Valentina



3 À partir de ce samedi, une nouvelle version de l'attestation de déplacement est disponible



103

Est-ce une technique difficile à maîtriser ?

En soi, c'est une pratique accessible si l'on veut faire simple. Cela se complique lorsqu'on réalise des choses un peu plus complexes, avec beaucoup de détails, de tracés. J'essaie d'ailleurs d'aller plus loin dans mon travail, sans trop me prendre la tête. Mon adage : faire le maximum avec le minimum. C'est pour cela que je travaille en deux couleurs. Quand j'ai commencé, je me suis beaucoup inspiré de C215, avec des superpositions. J'ai essayé dans cette voie-là mais ça ne me convenait pas.

Y a-t-il une « patte » Ouroboros ?

J'accorde une grande importance aux textures. Pour tout ce qui est peau, chair, j'utilise des formes plus géométriques, plus cassantes... J'essaie de faire ressortir les textiles, les objets, les nuances... en n'utilisant qu'une seule couleur et un seul pochoir. Cette recherche est avant tout un plaisir.

Comment avez-vous trouvé votre style ?

C'est toujours en gestation, et cela risque d'évoluer encore. Mais, globalement, je suis quelqu'un de très nostalgique. J'adore tout ce qui est peintures écaillées, objets vermoulus... J'ai fait plein de photos d'écorces d'arbres, de châssis de fenêtres abîmés... C'est quelque chose que j'essaie de reproduire, ce côté un peu fissuré, un peu éclaté. Et je tente d'introduire quelque chose qui ne peut pas être reproduit : la patine du temps.

Vous travaillez de manière très artisanale. Est-ce un choix ?

Mon père est fabricant d'instruments de musique en bois, alors j'ai une vision très romantique de l'artisanat. J'aime réaliser quelque chose entièrement avec mes mains, avec un côté brut, un peu rustique, de petites imperfections... Mais je suis à un tournant dans ma pratique. J'essaie de



FÉVRIER-MARS 2020 / URBAN



104



9 Raku, 2019.

10 Fresque murale (mural).

11 Inspiration, 2019.

faire de plus grands formats et la découpe des pochoirs à la main est physiquement très éprouvante. Je vais donc utiliser des machines, mais je continuerai de réaliser les dessins à la main. Numériser les photographies avec un logiciel ne m'intéresse pas du tout !

Comment choisissez-vous vos sujets ?

Je choisis mes sujets en fonction de l'émotion qu'ils me procurent, souvent au hasard des rencontres. Mais je me suis rendu compte qu'une thématique se dégageait de mon travail, même si ce n'est pas toujours volontaire. Parfois, j'ai envie de traiter un sujet particulier. Comme je suis quelqu'un de très introverti, qui réfléchit beaucoup, j'ai voulu faire un Penseur, un peu à la Rodin. J'ai demandé à un ami artiste de poser pour moi. J'ai aussi un travail sur les mains, je voudrais trouver un marionnettiste comme modèle, parce que je veux être fidèle à la réalité, avoir la posture la plus juste et la plus riche possible.

Vous avez cité C215 et Jef Aérosol. Avez-vous d'autres références artistiques ?

J'ai une lubie pour Marcel Duchamp et son art conceptuel, le ready made. Il prend une tasse, la signe et ça devient une œuvre d'art. C'est très accessible. Et c'est une vision un peu déifiante du monde de l'art que

j'ai parfois. Si j'avais un public qui me suivait dans cette démarche, je le ferais davantage, un peu comme Banksy qui auto-détruit ses tableaux ou Cattelan qui scotche une banane sur un mur. Le milieu de l'art se prend parfois un peu trop au sérieux, il faut savoir se dire : « Je fais ce que je veux ».

Vous travaillez dans la rue et en atelier. Quand on est un vrai artiste, faut-il peindre des toiles ?

Non. Enfin, pas uniquement ! À un moment, il faut pouvoir vivre de son art. Quand j'ai commencé dans la rue, c'était avec mon argent, il a fallu que ça s'arrête.

Les deux pratiques sont-elles différentes ?

Je ne me considère pas comme un artiste de rue mais plutôt comme un artiste qui travaille dans la rue. Sur un mur, le contexte est présent et l'artiste incruste simplement son travail. Sur la toile, on peut créer son contexte, choisir sa lumière, son support... et mettre son sujet dans un environnement qui correspond à sa vision.

Est-ce que peindre dans la rue apporte plus de visibilité ?

C'est ce que font beaucoup d'artistes urbains mais ce n'est pas mon cas. Dans la rue, je travaille beaucoup à l'impulsion. J'ai envie de faire un sujet à un endroit, je le fais, sinon je ne le fais pas. Et souvent, ce sont des trucs un peu planqués, qu'on ne trouve pas forcément. C'est le travail en atelier qui me donne la visibilité, qui permet de vendre.

Vous avez rejoint les ateliers RémyCo à Roubaix. Est-ce agréable de participer à une aventure collective ?

On ne va se le cacher, ce n'est pas toujours reposant. Il s'agit d'une structure auto-gérée donc, au-delà d'être artiste, il faut prendre en charge le lieu de vie, d'exposition. En revanche, constater que tous les artistes rencontrent les mêmes soucis avec des phases où on n'arrive pas à créer, le fameux syndrome de la page blanche, m'a fait un bien fou. Lorsqu'on est seul, on a tendance à se fustiger, à se dire qu'on est nul.

Y a-t-il des échanges avec les autres artistes ?

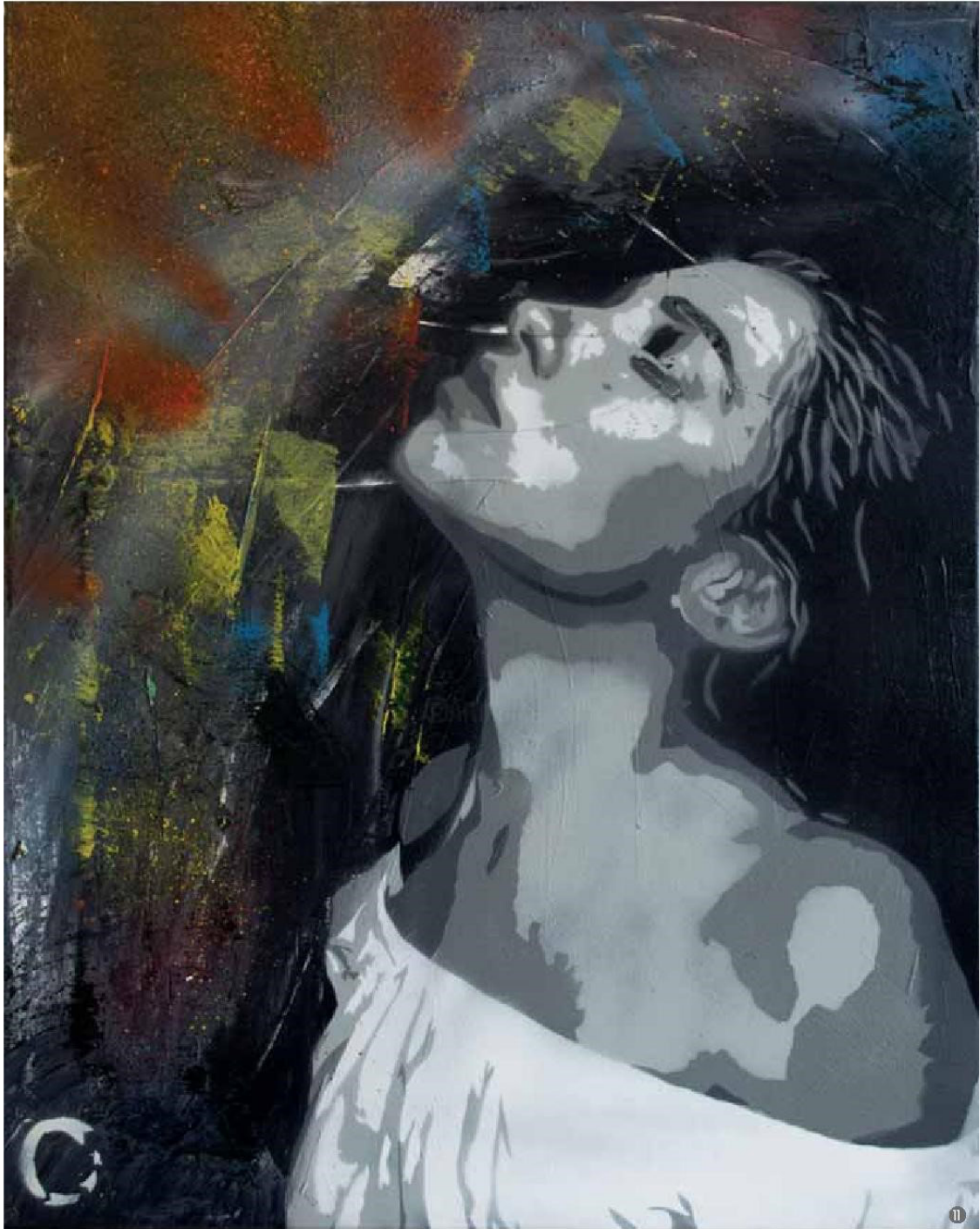
Il a beaucoup de réflexion derrière le travail d'un artiste. Être ensemble permet de ne pas ruminer seul dans son coin en se disant : « J'ai une vision ». Parfois, je fais un blocage sur une texture, une couleur, un motif... Désormais, je demande à mon voisin d'atelier ce qu'il en pense. Cela permet d'avancer. Si je n'avais pas d'autres points de vue, je n'aurais sans doute pas imaginé que passer au numérique pour les découpes pouvait être une bonne chose.

Aujourd'hui, vivez-vous de votre art ?

J'en vis... en partie [rires]. Mais, comme je le dis souvent, je préfère galérer et être épanoui que faire un travail qui ne me plaît pas. Il y a de nombreuses façons d'être rémunéré. La vente des toiles, bien sûr... mais aussi la commande publique, l'illustration (j'ai fait une pochette d'album pour un groupe), l'animation d'ateliers pour les jeunes artistes... sans oublier les résidences artistiques, où l'on est payé. J'en ai fait une en juin-juillet à la gare Saint-Sauveur, à l'occasion de Lille 3000, un festival important dans la métropole. C'était très intéressant, même si j'ai été un peu perdu pour cette première expérience. [rires].

Qu'est-ce qu'on peut vous souhaiter ?

De ne pas prendre la grosse tête ! J'essaie d'être toujours le plus simple, le plus juste possible. L'engouement du public apporte beaucoup de satisfaction, mais il ne faut pas croire pour autant que cela est arrivé. Souhaitez-moi de garder les pieds sur terre.



105

FÉVRIER-MARS 2020 / URBAN



OUROBOROS has an eye for detail

106

With only a few years of practice under his belt, the northern stencil artist managed to invent an original and identifiable style. With a great mastery of shades and textures, he cloaks the walls of the city of Lille and his canvases.

12 Fresque murale (mural).

13 Sois parfaite, 2019.

By Christian Charreyre

From C215 to Jef Aérosol, a stencil tradition is firmly established in France. For a young artist, it's quite hard not to become just another déjà vu. Ouroboros avoided this fate by applying this skilled technique to a sober and delicate creation.

Why did you choose Ouroboros as an artist name ?

It symbolizes the drawing of the snake that bites his own tail. It's a symbol that has been close to me for a long time, I got it tattooed before even taking the pseudonym. I feel like life is a succession of cycles. An artistic career looks something like that, many repetitions, but always getting better. When I started, I signed without letters, just with the little drawing, making sure I kept my anonymity because I only worked in the street. Today I carry it with pride.

How did you get into Street Art ?

A few years ago. I left my work with wages, I sat down in the streets of Lille and watched what was going on. I had lived there for two years, but had never taken the time... to take my time. I realized that not much was going on ! So I decided I wanted to do something, even though it wasn't great...

Do you have any artistic training ?

No, I taught myself. I started graphic arts two and a half/three years ago... I used to play a bit of music before, but there too, I learnt on my own. That's the way I've always worked, thinking, "If you want to do it, do it". That's what happened with street art.

How did you discover the art of stencil ?

In Lille, we have a stencil art culture, especially thanks to Jef Aérosol. I discovered some stencil graffiti as I was walking around the streets... I remember a bear playing with his cymbals. The graphic aspect, very defined, very rough, immediately caught my eye. I also have a childhood memory in mind, a black and white saxophone player that the son of my mother's friend created, sober and refined. It was the first stencil piece that I replicated onto the wall of my flat. I'm a great fan of simplicity.

Is it hard to master this technique ?

In itself, it is an accessible practice if you keep it simple. It becomes more complicated when you do slightly more complex things, with a lot of detail, a lot of layouts. I try to go further in my work, without getting too much into my head. My motto : do the maximum with the minimum.



__107

FÉVRIER-MARS 2020 / URBAN



108



That's why I work in two colors. When I started, I was very inspired by C215 and his layering. I tried that, but it didn't work for me.

Is there an Ouroboros "paste" ?

I attach great importance to textures. For everything that is skin, flesh, I use geometric shapes, slightly more brittle... I try and bring out textiles, objects, nuances... By simply using one color and one stencil. This research is, first and foremost, a pleasure for me.

How did you find your style ?

It's still in the making, and it's likely to evolve further. But, overall, I'm a very nostalgic person. I love anything that's flaky paintings, worm-eaten objects... I've taken a lot of pictures of tree bark, damaged window frames... It's something I'm trying to reproduce, the slightly cracked, slightly shattered side of it. And I'm trying to introduce something that can't be reproduced : the patina of time.

You work in a very artisanal way. Is that a choice ?

My father manufactures wooden instruments, so I have a very romantic vision of craftsmanship. I like to make things entirely with my hands, with a rough side to it, slightly rustic even, with small imperfections... Although I'm at a turning point in my practice. I try to make bigger things, but cutting out the stencil manually is physically testing. So I'm going to use machines, while continuing to design my drawings manually. Digitizing photographs with software doesn't interest me at all!

How do you choose your subjects ?

I realized that there was a theme within my work, although not always willingly. I choose my subjects in relation to the emotion they cause in me. And it's often encounters that provoke desire. Sometimes there are subjects that come to me. For example, I'm working on a thinker. I'm a very introverted person and, currently in a period of reflection. I asked an artist friend to pose for me. I'm working on the hands, I want to find a puppeteer to have the richest and most realistic posture possible because I want to be faithful to reality.

You referenced C215 and Jef Aérosol. Do you have other artistic references ?

I have a soft spot for Marcel Duchamp and his conceptual art, the ready-made. He picks up a mug, signs it, and it becomes a work of art. It's very accessible. I sometimes have a distrustful vision of the art world. If I had an audience following me in this process, I would do it more, a bit like Banksy who self-destructs his paintings or Catellani who tapes a banana on a wall. The art world sometimes takes itself a little too seriously ; you have to know how to say to yourself : "I do what I want".



You work in the street and in the studio. Do you have to paint on canvas to be a real artist ?

No ! Not only ! At some point, you have to be able to live off your art. When I started on the street, it was with my money ; it had to stop.

Are the two practices different ?

I don't consider myself a street artist but more of an artist who works in the streets. The context is there when you are working on a wall ; the artist simply inlays his work. On the canvas, you can make your own context, choose your lighting, your medium... and put your subject in an environment that corresponds to their vision.

Do you gain visibility from painting in the street ?

That's what a lot of urban artists do, but that's not my case. In the street, I work a lot on impulse. I want to work with a subject in a certain place, otherwise I don't do it. And a lot of the time I'm working on stuff that's a bit hidden away, stuff you can't necessarily find. It's the work in the studio that gives me visibility, that allows me to sell.

You joined the RémyCo studios in Roubaix. Is it nice to participate in a collective adventure ?

Let's face it, it's not always relaxing. It's a self-managed structure which means that beyond just being an artist, you have to take into your hands the living space and exhibition space. However, seeing that all artists have the same problems with phases where you can't create, the famous blank page syndrome, did me a lot

of good. When you're alone, you tend to castigate each other, to say you're no good.

Do you exchange with other artists ?

There is a lot of thought behind an artist's work. Being together means that you're not ruminating alone in your corner thinking things like "I have a vision" I have sometimes blocked on texture, a color, a pattern... In that case, I ask my studio partner what he thinks. It helps me move on. If I had no other point of view, I probably wouldn't have imagined that going digital for cutting could be a good thing.

Do you live off your art today ?

I do... partly [laugh] But as I often say, I prefer to struggle and flourish than be doing something that I do not like. There are many ways to earn money. Selling paintings, of course...but also public commissions, illustration (I did an album cover for a band), workshops for young artists... not to mention artistic residencies, where you get paid. I did one in June/July at the Saint-Sauveur train station, for Lille 3000, an important festival for the city. It was very interesting, even if I was a bit lost in this first experience [laugh].

What can we wish for you ?

To not become a bighead! I try to stay as simple as possible, as just as possible. The public's enthusiasm brings me much satisfaction, but you can let yourself think that you made it. Wish me to keep my feet on the ground.

14 Piégé, 2019.

15 Ouroboros revendique une approche artisanale de la création artistique / Ouroboros claims an artisanal approach to artistic creation.

16 Compression, 2019.

17 Innocence, 2018.

18 Fresque murale (mural).

To know

With his real name Camille Douchet, Ouroboros is a young artist with double honors. At only 28 years old he has been painting for only three years. This started after he left his job in 3D printing to invest in his artistic creation. Stencil enthusiast, like many French graffiti artists, he found a different path, nourished by a taste for perfection and assertive research. Installed in the RémyCo workshops in Roubaix, he continues to progress with his art.



Visages éternels : quand Camille Douchet aka Ouroboros pochoirise l'instantané d'une photographie.

Comment rendre unique un art qui est à la portée de tous ? Si **peindre au pochoir** peut vous évoquer une technique qui ne nécessite pas forcément de savoir-faire, vous vous trompez. Patience, rigueur, précision et principalement minutie, le *stencil* (en anglais) est une pratique très singulière dans le Street art. Avec ses nombreux **portraits** et un procédé artistique comme il s'en fait rare, Ouroboros se distingue clairement des nombreux artistes pochoiristes, dont la célébrité en a caressé plus d'un.

Alors qu'il travaillait dans l'impression 3D, Camille sort de son confort en décidant de devenir Ouroboros, pour le meilleur et pour l'avenir. **Les murs de son appartement**, un peu trop nu à son goût, deviennent ses premiers supports de travail. Plus tard, il descend dans la rue pour y laisser son empreinte artistique et offrir une identité à ce qui n'en a pas. C'est en se promenant sur les pavés lillois qu'Ouroboros se vide l'esprit pour y laisser s'installer une part de créativité et de volonté artistique. Il commence à flirter avec l'univers insolite du **Street art**, en quête de découvrir qui il est réellement. Pour cela, il travaille son processus créatif, cherche de la profondeur, creuse sans cesse. Ouroboros avoue la difficulté du pochoiriste « amateur » à se différencier des autres puisqu' en réalité... tout le monde fait des pochoirs. Il arrive toutefois à attirer l'œil et la curiosité grâce à sa **démarche différente**, qui se positionne parfaitement entre l'art et l'artisanat. En fait, si beaucoup de pochoiristes choisissent volontairement ou non la facilité, Ouroboros tourne le dos aux nouvelles technologies pour réaliser ses pochoirs, simplement muni de son scalpel et de son sens de l'observation.



Très attaché au **slow made** notre artiste travaille consciencieusement pour mieux produire et mieux consommer. Si cela demande plus de temps, c'est aussi parce qu'il s'agit d'une réelle recherche, une réflexion personnelle. Il essaie différentes techniques pour peaufiner, s'affiner et s'affirmer. C'est ici ce procédé devenu rare, et donc précieux, qui fait d'Ouroboros un pochoiriste peu ordinaire. Concrètement, il part d'une photographie et, avec ses habiles mains,

il en déracine chaque trait, chaque détail. Notre artiste choisit généralement de **parfaits inconnus** ou des personnalités qu'on connaît très peu, ce qui est d'autant plus appréciable. Son

geste, très **géométrique**, donne cet aspect fragile, morcelé et presque éphémère à ses pochoirs.

Lui qui cherchait à se définir par un style dans lequel il peut se reconnaître, loin de la culture pop qui règne sur le Street art, il y est parvenu. Ouroboros finit par exposer son travail dans des cafés, des bars, dans ces milieux populaires où il fait bon vivre. Avec sa philosophie d'être très ancré dans le local, il ne laisse pas indifférent Artgile. La collaboration est d'autant plus légitime quand on voit une de ses réalisations gravée sur un Zippo, dont le résultat est simplement sublime.



Niché dans les ateliers *RémyCo*, nouveaux espaces roubaisiens entièrement dédiés aux **arts urbains** qui animent la métropole, Ouroboros continue de réaliser scrupuleusement ses pochoirs en ne cessant de croire et d'espérer être reconnu comme un véritable professionnel. Particulièrement dans le domaine de l'art où le public n'a parfois pas conscience de tout ce que sollicite une seule et même création, tout travail mérite en définitive une certaine reconnaissance. Encore une fois, même si le pochoir est aujourd'hui identifié à un processus de création relativement banal, il n'en est rien. D'ailleurs, c'est aussi avec les critiques qu'Ouroboros avance. Un jour, une personne pointe du doigt son pochoir, bien trop « simple » selon elle. Alors, l'artiste nomme son œuvre « Simplicité ». Voilà, c'est ce qui forge entre autre le caractère de notre artiste : il part d'un mot ordinaire pour donner naissance à quelque chose d'extra-ordinaire, son œuvre.

Ouroboros, c'est le serpent qui se mord la queue sans cesse. Mais pour Camille, l'interprétation de ce signe va au-delà. Ce n'est pas uniquement l'idée de **recommencement**, mais au contraire d'apprentissage à chaque nouveau tournant. Il nous dévoile une toute autre approche sur les techniques du pochoir. Quand un artiste va utiliser une photographie pour son **processus créatif**, Camille, avec une technique purement manuelle, réussit à refléter l'état d'esprit de l'instantané même. Vous en serez certainement convaincus lors des Fenêtres qui parlent, où l'artiste pochoiriste sera présent pour redonner à cet art ces origines, son authenticité.

Roubaix: l'artiste Ouroboros investit à son tour le parking de la gare

Après Jef Aérosol, Moogli, Kelu abstract et Lady Alezia, c'est l'artiste Ouroboros qui a réalisé ce vendredi une œuvre dans le parking de la gare, où l'office de tourisme a imaginé un parcours artistique intitulé Dép'art.

omane Chevaliez (Clp) | Publié le 23/04/2021

[Partager](#) [Twitter](#)



Camille Douchet, aussi connu sous le pseudonyme Ouroboros, a à son tour investi le parking de la gare de Roubaix. Autodidacte, il s'est formé seul au street-art, et s'est spécialisé dans le pochoir, avec pour seul guide ses inspirations C215 et Marcel Duchamp. Il y a deux ans, le pochoiriste quitte son travail pour s'installer dans un atelier d'une vingtaine d'artistes, RémyCo à Roubaix.

URBAN ARTS MAGAZINE – DECEMBRE/JANVIER 2020

I SUR LES MURS / ON THE WALLS



140

Plus d'une centaine de grandes fresques et de nombreuses œuvres de plus petite taille sont à découvrir dans la cité nordiste au riche patrimoine industriel.

Par Christian Charreyre

À ROUBAIX, l'art redonne vie aux friches

① Benjamin Duquenne et Nean, avec l'aide de Iota, *Avant l'aube*.

② Des Friches et des lettres.

③ Soyzone et Jaba, *Ankama*.

Entre les anciennes usines reconverties et les murs de briques emblématiques de la région, le Street Art a trouvé à Roubaix un milieu naturel où se développer. Depuis les années 1980-1990, un vivier de créateurs locaux s'épanouit, rejoint par des artistes renommés, invités depuis plusieurs années à peindre des fresques dans des lieux emblématiques. Si les habitants ont pris

l'habitude de ces œuvres, les visiteurs sont surpris à chaque coin de rue... ou presque.

Quarante ans déjà

En 2017, à la Condition publique, une rétrospective intitulée « Street Generation » revenait sur 40 années d'Art Urbain, dont le commissariat était confié à la galeriste Madga Danisz. Beaucoup d'œuvres



ROUBAIX TOURISME

141

Roubaix s'est imposée comme le terrain de jeu des street artistes entre Paris et Bruxelles.

Loïc Trinel

étaient exposées à l'intérieur de l'établissement, mais plusieurs artistes renommés, dont Jef Aerosol, Tarek Benaoum, C215, Crash... ont été invités à peindre autour de ce lieu culturel. « Roubaix a toujours été et est de plus en plus, la ville alternative de la métropole lilloise. C'est une ville d'art et d'histoire, avec un riche patrimoine industriel. La cité a connu un essor industriel incroyable à la fin du XIX^e siècle, notamment dans le textile. Avec l'effondrement de ce secteur dans les années 1980, majoritairement en raison des délocalisations, Roubaix était remplie de friches industrielles abandonnées qui ont constitué une zone d'expression pour les artistes. Assez rapidement, Roubaix s'est imposée comme le terrain de jeu des street artistes entre Paris et Bruxelles. Très vite, des artistes locaux comme LEM ou Mikostic se sont emparés de la dynamique », rappelle Loïc Trinel, directeur de l'Office de tourisme de la ville. La cité nordiste a ainsi développé une véritable culture du graffiti « vandale » mais sans conflit, ni avec la population, ni avec la municipalité. « Les choses se sont toujours bien passées, parce qu'il y eu ici une véritable acceptation de l'Art Urbain », précise Loïc Trinel. À la fin des années 1990, à l'occasion d'un festival, la ville invite Mode 2 à venir peindre sur les murs de Roubaix, une œuvre toujours existante, rue du Grand Chemin, sur le parking d'une



ROUBAIX TOURISME

DÉCEMBRE 2019 - JANVIER 2020 / URBAN

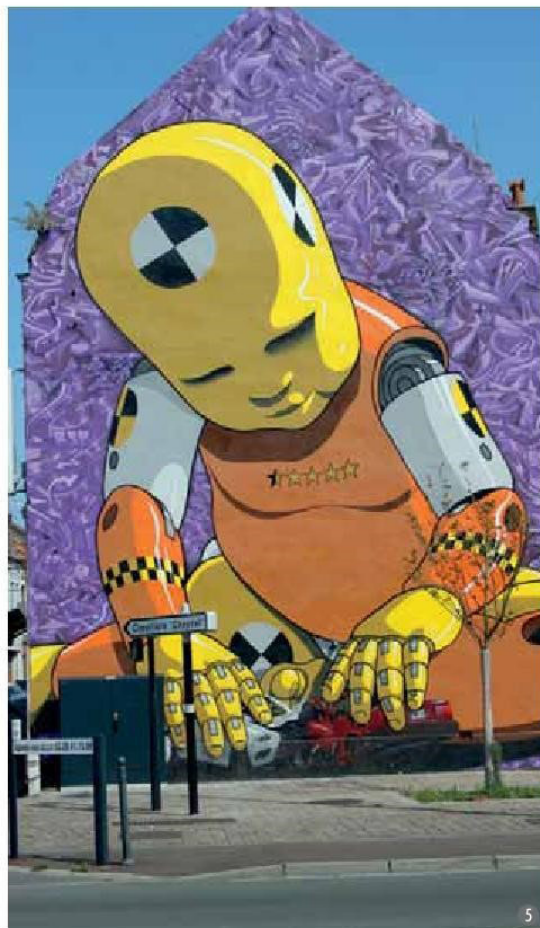
ATELIERS RÉMYCO



142

Il y eu à Roubaix une véritable acceptation de l'Art Urbain.

Loïc Trinel



ROUBAIX TOURISME

4 Ouroboros, *Mandala*.

5 Des Fiches et des lettres, *Gash Test*.

6 Freaks the Fab, *Collage rue d'Artois, Lille*.

7 Mr Voul.

salle de concert, *La cave aux poètes*. « Les artistes locaux présents ont été assez bluffés par la technique de *Mode 2*, notamment pour la finesse du trait, alors que les bombes de l'époque ne permettaient pas d'avoir une grande précision ».

En 2014, Roubaix crée un véritable festival des cultures urbaines, #XU pour eXpériences Urbaines, qui parle de mode, de danse urbaine, de graffiti... À cette occasion, la municipalité commande une dizaine de fresques à des artistes locaux. Depuis, le festival a lieu tous les ans en septembre, enrichissant ainsi le patrimoine artistique de la ville. « Aujourd'hui, les métropoles sont en première position comme destinations touristiques, en majorité pour le tourisme culturel. Roubaix a de nombreux atouts, avec le musée de La Piscine, le musée de La Manufacture, de nombreux ateliers... De manière générale, le Street Art est perçu comme une nouvelle ressource culturelle, mise en avant par toutes les villes. Mais c'est souvent hors-sol, alors que Roubaix est légitime sur ce terrain. À l'occasion du festival, chaque année, les artistes locaux

réalisent une dizaine de nouvelles fresques en centre-ville, qui viennent compléter celles des artistes nationaux et internationaux autour de la *Condition publique* ». Il y a deux ans, JonOne a choisi la ville pour ouvrir un atelier, affirmant : « Les gens sont souriants ici, ils ont faim de créativité, ils ont une bonne énergie. Il y a une âme dans cette ville ». Un avis qui reflète bien l'attractivité de Roubaix et sa place sur la scène urbaine.

Un atelier pour les artistes

Si les rues de Roubaix proposent de nombreuses œuvres au regard des visiteurs, elle encourage aussi la création locale. Un lieu dédié aux cultures urbaines en général et au Street Art en particulier a ainsi ouvert au printemps dernier, dans une ancienne usine de confection. Les Ateliers RémyCo ont été baptisés en hommage au peintre roubaisien Rémy Cogghe, exposé au musée de La Piscine voisin, et qui donne son nom à la rue où ils se situent. Le vaste plateau de 850 mètres carrés a pour vocation d'accueillir à la fois des ateliers individuels et des espaces



ATILERS RÉMYCO

143

partagés (menuiserie, bombe, peinture), un lieu de diffusion ouvert au public, une école du Street Art et une cafétéria. « Tout est né d'un groupe d'artistes urbains qui partageaient un autre lieu d'accueil, les Ateliers Jouret, avec des professionnels des métiers d'art, notamment des céramistes et des artistes textiles. Ceux-ci étaient un peu gênés par les odeurs des bombes des graffeurs. D'où l'idée de trouver un nouveau lieu », raconte Marion Brochet, professionnelle de la gestion de carrière d'artistes plasticien et coordinatrice des ateliers.

Aujourd'hui, une vingtaine d'artistes roubaisiens, dont Roobey, le collectif Des Friches et des Lettres, Mr Voul, Ouroboros, IPNS, Freaks the Fab, Pi80, Lø Créations Citizens, sont installés aux Ateliers RémyCo. Et il reste quelques places, la capacité d'accueil étant de 25 personnes. « Les artistes intéressés peuvent nous contacter. Si le courant passe, si l'artiste développe une pratique intéressante pour compléter l'écosystème existant et s'il est prêt à s'investir, car c'est un lieu autogéré dont le fonctionnement repose sur la bonne volonté de chacun, il peut rejoindre le groupe ». Au-delà d'offrir un espace de travail, les Ateliers sont aussi un acteur de la scène urbaine locale. « Nous sommes ouverts au public tous les mois à l'occasion d'Open Roubaix (le 1^{er} dimanche du mois) ainsi que lors de divers événements : Nuits des Arts, Portes Ouvertes des Ateliers d'Artistes, #XU... Les Ateliers ont un espace d'exposition collective dans lequel nous pouvons présenter les artistes résidents ou des artistes invités. L'occasion pour eux de se confronter au public... et de vendre leurs œuvres ». Les amateurs d'arts peuvent trouver leur bonheur entre 20 et 2.000 euros.



ATILERS RÉMYCO

Après le festival XU, dix nouvelles fresques à aller découvrir à Roubaix

La sixième édition de XU, le festival des cultures urbaines de Roubaix, a permis la réalisation de dix nouvelles fresques ces derniers jours dans les rues de la ville. On vous les fait découvrir.

Charles-Olivier Bourgeot Et Bruno Renoul | 05/10/2020

f 144 partages

Partager

Twitter



5 Mamadou, par Ouroboros



Le pochoiriste Ouroboros a réalisé cette fresque de Mamadou. L'ancienne voisine du guérisseur est passée plusieurs fois la prendre en photo.

Elle faisait partie des fresques très attendues de cette nouvelle édition du festival XU tant **l'histoire du guérisseur Mamadou N'Diaye** a fait parler d'elle ces dernières années avec [la découverte d'un vitrail le représentant](#). Il est aujourd'hui accroché dans la salle d'histoire locale de La Piscine. C'est cette fois sur un mur que Mamadou fait son apparition.

Initialement prévue au cœur du Pile, pour accompagner la transformation urbaine du quartier, la fresque a finalement été réalisée dans le quartier voisin de Sainte-Elisabeth, sur un mur de la salle Deville. Cette œuvre du pochoiriste lillois **Ouroboros** a vocation à valoriser l'histoire du quartier du Pile au travers d'une de ses figures emblématiques.

48, rue Nabuchodonosor

L'AVENIR.NET - 31/10/18

Street art: l'Urban square débarque au Ferdinand

Home > Régions > Wallonie-Picarde > Mouscron - 31-10-2018 à 06:00 - L'Avenir

🕒 Lecture 1 min.

Partager



Plusieurs œuvres de différents street artistes de la région seront présentées en centre-ville de Mouscron durant ce mois de novembre.
Com.

L'Urban square est un espace d'expositions qui accueille un petit groupe d'artistes en la rue Esquermoise, à l'entrée du Vieux-Lille.

Situé en mezzanine du Basilic café, il est géré par les artistes eux-mêmes.

Cette exposition à Mouscron, en dehors des frontières habituelles du collectif, réunit dix artistes graffeurs, colleurs, pochoiristes et plastique autour d'une idée commune: profiter et faire partager leurs passions pour l'art urbain. Ces talents franco-belges (dont des Hurlus) sont Black Salamander, Kelu Abstract, Lobotom, Mr Bird, Mr Voul, Ouroboros, Pi80, Pitch314, Shorty'Man et Zacharie Bodson.

Vous pourrez découvrir lors cette exposition des œuvres sur multiples supports.

Lors du vernissage, ce jeudi 1er novembre dès 19 heures, la plupart des artistes seront présents.

48, rue de Tourcoing. Entrée gratuite.

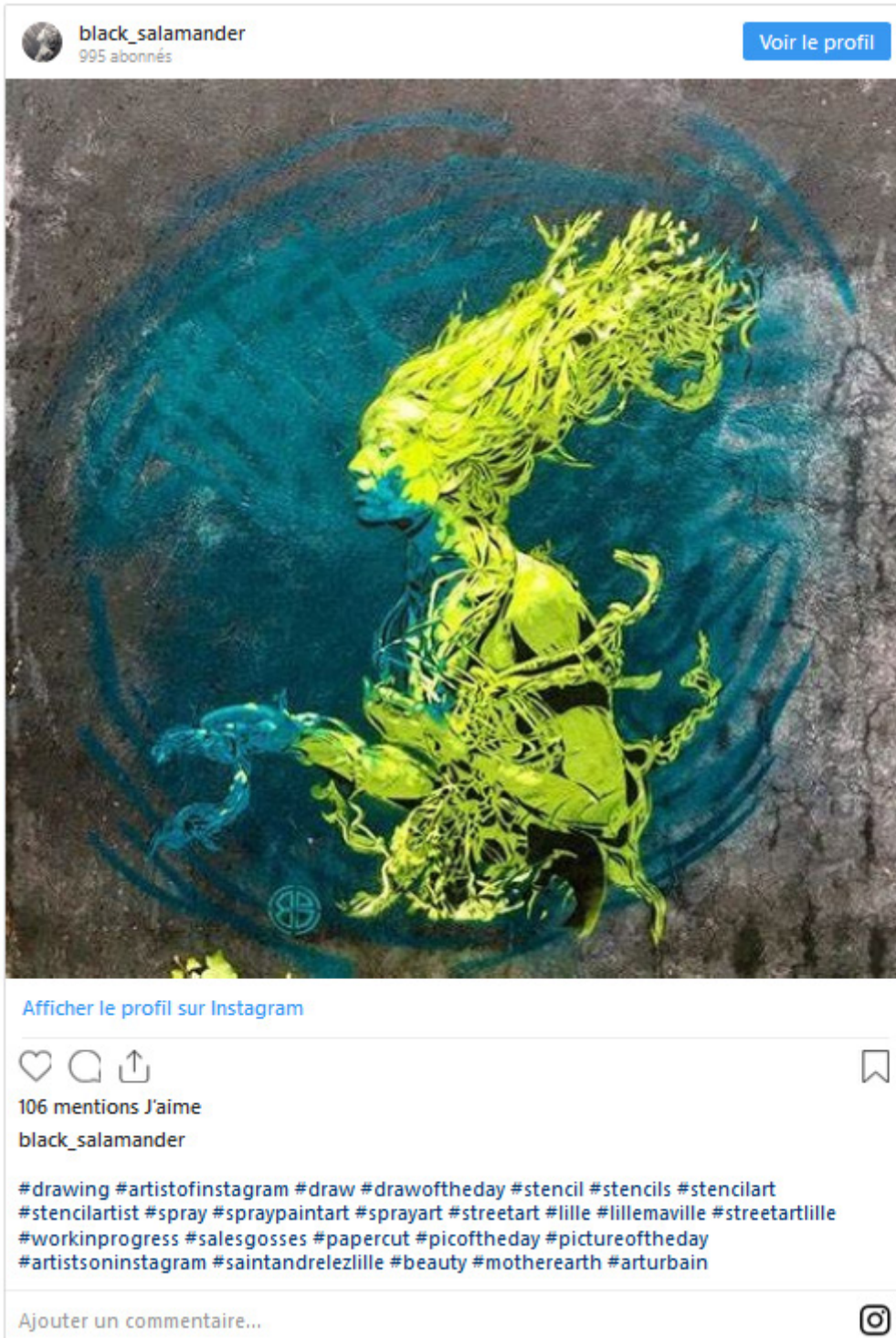


Black Salamander et Ouroboros, deux amoureux du pochoir et de l’art de rue, quittent celle-ci pour exposer ensemble pour la première fois à l’Urban Square Gallery. Rendez-vous à l’étage du Basilic Café le 19 septembre pour le vernissage.

Mal Calé c’est avant tout, l’histoire d’un *match* relationnel et artistique. Camille et Arno sont deux passionnés de dessin et d’art de rue. C’est aussi l’histoire d’un quotidien “mal calé” dans la société et d’une passion pour le pochoir “qu’on galère à parfois à caler correctement”.

Pochoir, mon beau pochoir

Vous savez tous ce qu’est le street-art ? Et bien, “l’art du pochoir” est l’une de ses variantes. Evidemment, le dessin de ce pochoir est dessiné par l’artiste. Tout est réfléchi pour être le plus “fait-main” possible tout en restant écolo’. Pour Arno A.K.A. Black Salamander qui peint depuis 7 ans, dessiner sur les murs “c’est une façon d’enchanter la rue ou de la dénoncer”. D’ailleurs, Mal Calé reflète l’insécurité des femmes dans la rue, en dépeignant des portraits fragmentés et mélancoliques (et une morale à comprendre à la clef).



Pourquoi exposer si c'est de l'art de rue ? Ouroboros nous explique que les travaux qu'ils vont exposer sont vraiment propre à une galerie. *"Ces pochoirs représentent des quantités astronomiques de travail, de concentration et de patience. Tout en sachant que c'est illégal, on n'a vraiment pas l'occasion de se lâcher autant dans la rue qu'en exposition."*



ourobojr
881 abonnés

Voir le profil



[Afficher le profil sur Instagram](#)



139 mentions J'aime
ourobojr

Playful Innocence.
Original picture: [@phammi.photography](#)

#ourobojr #spraypaint #sprayart #stencilart #stencil #pochoir #urbanart #urban #art #lille
#lillema ville #igerslille #innocence #art #girl #child #flower #mtncolors #mtn94

[afficher les 8 commentaires](#)

De la rue au café

Bien qu'ils soient amis et liés par l'art, Camille et Arno ont pourtant un quotidien et une approche artistique bien différente. L'un, a tout plaqué pour vivre de sa passion et organiser des ateliers artistiques à Roubaix et l'autre travaille au sein d'un pôle de développement et transition écologique.

Ouroboros a commencé il y'a deux ans et peint plutôt des portraits fragmentés basés sur ses propres photographies. Alors que Black Salamander qui, lui, peint depuis 7 ans, veut interpeller le passant avec des pochoirs parfois provocants selon son *mood* du moment.



Black Salamander (Arnaud) à gauche et Ouroboros (Camille) à droite.

Cette exposition est aussi le bon moyen pour avoir des avis sur leurs créations et de voir comment le public y est sensible.

Le petit plus

Lors de cette expo' Zacharie Bodson (on parle de lui, là, là et là) et Ouroboros en profitent pour vous partager leur collaboration et vendre quelques tirages qui illustrent une histoire particulièrement émouvante. On ne vous spoiler pas plus que ça, on vous invite à vous invite à aller les rencontrer au vernissage de l'expo jeudi prochain.

Si vous ne savez pas quoi faire ce jeudi soir, on vous rappelle donc que Mal Baré commence le 19/09/19 à 19h (ça fait beaucoup de 9) à l'Urban Square Gallery, à l'étage du Basilic Café au 24 bis rue Esquermoise.

Roubaix, c'est de la dynamique !

✍ Marie-Laure Desjardins © 28 octobre 2019 📍 arts urbains, street art



En voiture, s'il vous plaît ! En train ou à vélo. Paris-Roubaix ou New York-Roubaix. Pour les uns, la ville évoque une célèbre course cycliste, pour les autres, une respiration. Alternative, cosmopolite, bouillonnante et attachante, comme elle aime à se définir, Roubaix tire son épingle du jeu lillois avec enthousiasme et détermination, multipliant les initiatives tant auprès de ses habitants qu'envers le reste du monde ! A la fois ouverte et ambitieuse, elle mise sur un riche patrimoine industriel et sur sa créativité. Travaillant de concert, institutions et associations participent à la dynamique culturelle locale soutenues par la présence de plusieurs lieux accueillant des ateliers d'artiste, où des créateurs de toutes disciplines et de tous horizons trouvent les conditions nécessaires au développement de leur travail. Tout au long de l'année, des événements populaires comme Open Roubaix – chaque premier dimanche du mois, La Piscine ouvre ses portes gratuitement créant ainsi un appel d'air pour les autres structures culturelles qui, ce jour-là, proposent des visites ou des événements spécifiques – ou La Nuit des arts – deux fois par an, musées, galeries d'art, ateliers d'artistes, librairies demeurent accessibles à la nuit tombée ; prochaine édition le 7 décembre – mettent en lumière le foisonnement artistique de la ville. Un foisonnement illustré dans l'espace public par quelque 70 œuvres de street art. En route pour une journée de découvertes !

Si JonOne a décidé d'installer un de ses ateliers à Roubaix, c'est par amitié mais aussi parce qu'ici les gens sont souriants et que l'énergie y est bonne. Depuis 2017, l'artiste new-yorkais internationalement connu pour son travail de graffeur y a investi un bâtiment d'un peu plus de 300 m² sur lequel veille Mikostic. C'est lui qui ouvre la porte ce jour-là et fait visiter les lieux. Le boss a eu un empêchement, c'est donc son ami, collaborateur et aussi pair qui guide les visiteurs, non seulement à travers l'espace mais aussi dans la méthode de travail de JonOne. Au sol des bâches maculées de peinture témoignent de l'intensité des périodes de création et, le long des murs, de grands formats attendent d'être emportés au loin pour être vendus en galerie. Il est fini depuis longtemps le temps où il fallait arpenter la ligne A du métro de New York pour admirer ses œuvres. Une verrière offre un éclairage zénithal. C'est là, loin de la fureur urbaine que se ressourcent l'artiste et qu'il crée, musique à fond dans les oreilles. Difficile de ne pas être touché par cette combinaison et ces chaussures vides aspirant au mouvement. Il faudra revenir.



Dans l'atelier de JonOne, à Roubaix.



Les Ateliers Joret.

En plein centre-ville, à deux pas de La Piscine (musée d'art et d'industrie), les Ateliers Joret bruissent. Depuis 2017, l'ancien bâtiment industriel hérité de l'âge d'or du textile dans le nord de la France s'est transformé en un lieu de production artistique. Céramistes, sculpteurs, sérigraphes, illustrateurs, photographes, stylistes, graphistes... y cultivent un art de vivre et de créer ensemble. Construits en matériaux de récupération, des ateliers plus ou moins grands abritent les créateurs tandis que les espaces communs sont gérés par tous. Un studio de danse contemporaine, une cafétéria associative et un lieu d'exposition complètent le dispositif stimulant de ce lieu culturel transdisciplinaire, qui s'ouvre régulièrement au

public, notamment le premier dimanche de chaque mois, à l'occasion de l'Open Roubaix. Malgré un accueil très chaleureux et le plaisir d'une conversation autour d'un café, il faut prendre congé. L'heure de la promenade a sonné ! Partout dans Roubaix, des œuvres s'exposent à ciel ouvert.

Depuis quelque 40 ans, la métropole lilloise sert de terrain de jeu aux graffeurs. Leurs interventions débutées au nez et à la barbe de la maréchaussée sont désormais plébiscitées et s'inscrivent dans le cadre de manifestations récurrentes comme le festival annuel Expériences Urbaines (#XU). En 2017, l'exposition *Street Generation (s)*, proposée par la Condition Publique, a non seulement permis de comprendre comment le street art s'inscrit dans le fil de l'histoire de l'art, mais aussi de légitimer sa présence sur les murs de la ville. Après avoir admiré les travaux de 50 artistes réputés, dont Jef Aérosol, Banksy, Blek le Rat, Keith Haring, JayOne, JonOne, JR, L'Atlas, Miss.Tic, Quik, Seth, Space Invader, Swoon, Vhils, Jacques Villeglé, entre autres, les 43 000 visiteurs ont été invités à découvrir les réalisations déployées dans l'espace public. Avec plus de 70 œuvres dont 40 fresques, Roubaix est devenue une référence. Réputation alimentée au quotidien par une énergique scène locale, constituée notamment du collectif Des friches et des lettres, de benJAMINduquenne, Lem, MrVOul, Rémi Dif, Pat le Sza, Isham One, Mister P...



Terrarium, réalisée en 2017 par AMIN, Rocket01 et NEAN du collectif Propaganda.

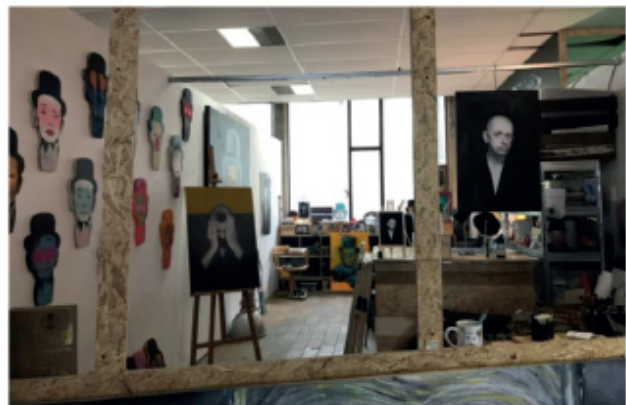


Représentation de la Justice par Mode 2.

Parmi les œuvres historiques, citons certains graffitis, comme la représentation de la Justice, situés à l'entrée du parking de la salle de spectacles la Cave aux Poètes et réalisés par Mode 2 dans le cadre de concerts organisés en 1997. « L'artiste Londonien débute le graff en 1984. L'année suivante, il se rend pour la première fois à Paris pour peindre avec Bando, rencontré à Londres quelques mois auparavant. Intégrant chacun le crew de l'autre, ils formeront par la suite un illustre duo. Mode 2 est considéré comme une légende du graffiti. Il est en effet l'un des premiers et principaux acteurs de cette street culture naissante, qui apparaît en Europe dans les années 1980. L'excellence de son style inspire toujours aujourd'hui le respect de ses pairs », explique Benjamin Bar, spécialiste de l'art urbain. La balade se poursuit par la découverte de fresques nées des dernières éditions de #XU, qui a lieu chaque année la première quinzaine de septembre. Signalons, *Des Friches et des Lettres*, qui préside à la création du collectif éponyme, en 2015, et *Terrarium*, réalisée en 2017 par AMIN, Rocket01 et NEAN du collectif Propaganza. La première montre trois personnages inspirés des géants du Nord qui démolissent les friches

en vue de les cultiver, la seconde arbore une ville futuriste enfermée sous un globe et dont les soubassements sont composés tant par des végétaux que par des animaux. Rappel dans les deux cas de la nécessité de conserver en ville une place à la nature.

Le parcours emmène désormais les curieux aux Ateliers RémyCo, inaugurés en avril dernier. Dans cette ancienne usine de confection, 850 m² accueillent des ateliers individuels et collectifs, une « école du street art » ouverte à tous, des événements et autres expositions. Dès l'entrée, vous êtes accueillis par une cafétéria, des tables rondes et hautes, autour desquelles discutées, une table basse destinée à un jeu d'échecs, des fauteuils... Aux murs, peintures, dessins, flyers... témoignent de l'effervescence qui règne ici. Dans les ateliers, les artistes s'affairent. Issus du graff, du street-art, de la mode, du design... ils déploient des univers très singuliers sans pour autant manquer de former une communauté volubile et entreprenante. Echantent ici, Roobey, les membres du collectif Des Friches et des Lettres, Ouroboros, IPNS, Freaks the Fab, Pi80, Lô Créations Citizens... Dans son atelier, Mr Voul se peint à l'infini. D'abord connu pour son portrait qu'il affiche sur les murs de la ville – visage à l'expression interdite surmonté d'un chapeau haut-de-forme –, il offre à son personnage de clown perplexe d'autres histoires à raconter et d'autres supports à conquérir. L'artiste s'adonne à un exercice d'autoportrait où la toile vient se substituer au pochoir et offrir des déclinaisons inattendues au sujet. A quelques mètres, Ouroboros est en pleine séance de travail pour sa prochaine peinture alors que Béatrice Menier-Déry explique son passionnant projet *Voyages en terres lointaines*, alliant écriture, création textile et photographie. Ainsi s'achève une journée bien remplie à Roubaix.



Vue de l'atelier de Mr Voul.



Des Friches et des Lettres, signée par le collectif Des Friches et des Lettres.

S'il vous reste encore un peu de temps...



Pièce signée Quentin Marais.

Le Fil Rouge-Galerie QSP présente jusqu'au 16 novembre *Faire-Fouille* de Quentin Marais, une exposition de céramique contemporaine, entre sculpture et art de la table. L'Espace croisé, quant à lui, accueille jusqu'au 14 décembre la deuxième édition de *Back/Forward*, qui propose de faire se rencontrer les regards d'artistes français et iraniens sur le numérique. Ainsi, les pièces d'Ali Honarvar, Antonin Jousse, Gaëtan Robillard, Arya Tabandehpoor et Fabien Zocco engagent une conversation sur le rôle et les effets des médias numériques sur nos sociétés et nos cultures. De son côté, le Bureau d'Art et de Recherche a convié Eve Lagarde à imaginer une exposition autour de la couleur et de la lumière. Jusqu'au 30 novembre, *Indian semez* « *laisse entrevoir des imaginaires poétiques et ludiques. Un silence fait d'écritures, de gravures, de rencontres, de couleurs, de matières et d'objets de lumière* », explique l'artiste dont des œuvres participent à l'événement aux côtés de celles de Cléa Coudsi

& Eric Herbin, Béatrice Meunier-Déry, Bertrand Gadenne et JonOne.



GeekTouristique

1 novembre · 🌐



Suis-nous, on t'emmène à Roubaix pour suivre son parcours Street-Art

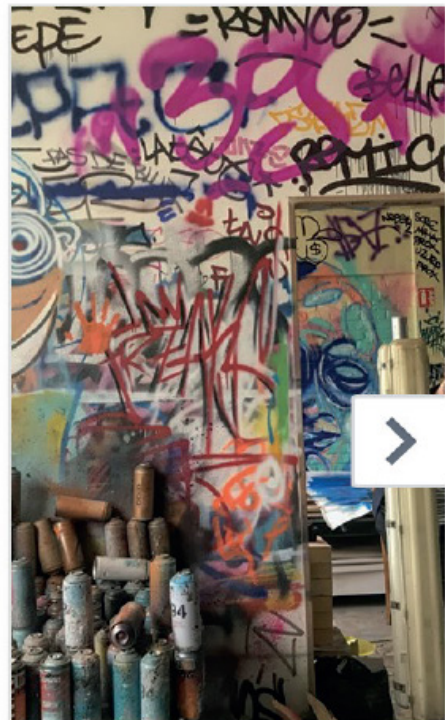


I Love Rbx Officiel



#IloveRBX : Visiter Roubaix via son Parcours Street-Art ! | | Geek Touristique

On a visite Roubaix de manière insolite : en suiv...



#IloveRBX : Visiter Roubaix v Street-Art ! | | Geek Touristiq

On a visite Roubaix de manière



5

1 partage



Parfois, on se dit qu'on a de la chance d'être passé entre les gouttes. C'est ce que le Collectif Renart et le collectif Des Friches et des Lettres ont dû se dire quand, 24 heures après la fin d'une énorme session de graph' dans une friche industrielle, le confinement mettait les artistes hors de la rue.



"C'est clair qu'il était moins une", s'amuse Julien Prouveur, responsable du Collectif Renart. La peinture avait à peine eu le temps de sécher que le confinement démarrait. On rembobine. En début d'année, le même Julien rencontre par hasard Vianney, patron d'Architecture et Matériaux Authentiques, une boîte de déco basée à Tourcoing. "Pendant 25 ans, ils ont eu des locaux très grands, où ils entreposaient leur matériel entre deux tournages." Vianney décide fin 2019 d'ouvrir un vrai showroom et déménage, laissant ses locaux, anciens et plein de cachet urbain, en friche.



DanyBoy / © Benjamin Bar

"Vianney est amateur d'art", précise Julien. Lors du décroche de la dernière exposition dans les anciens locaux en janvier, Vianney propose à Julien de prêter le lieu au Collectif Renart pour une petite session de graph' des familles. "Le bâtiment va être détruit, c'est vraiment pour le fun." Julien propose alors à Pi80 et à Zuba, des Friches et des Lettres, de s'emparer des lieux. "Ils ont invité une vingtaine d'artistes", raconte Julien.



Logik / © Benjamin Bar

Sur un gros week-end, la friche s'est fait peindre sous tous les angles. Une grosse trentaine d'œuvres a été créée. *"On se dit qu'après le confinement, on pourrait peut-être organiser quelques visites guidées, avance Julien. Le lieu ne peut pas accueillir 2000 personnes, mais si on est une vingtaine, ça devrait aller."* Les artistes de l'association ont quelques semaines pour y penser. En attendant, chaque jour, le collectif Renart publie la ou les œuvre(s) d'un des artistes qui a participé à l'opération sur sa page Facebook.



Naoui / © Benjamin Bar

Métropole lilloise: privés de la rue, les «street-artistes» contraints de se réinventer

Comment travaille-t-on en période de confinement, quand on pratique le street-art, qui s'exprime habituellement dans l'espace public ? On a posé la question à cinq artistes de la métropole lilloise, très présents sur Instagram et Facebook, et tous confrontés au défi de questionner leur propre pratique.



Bruno Renoul | 12/04/2020

f 9 partages



Partager



Twitter

5 Ouroboros réalise des pochoirs avec des objets du quotidien



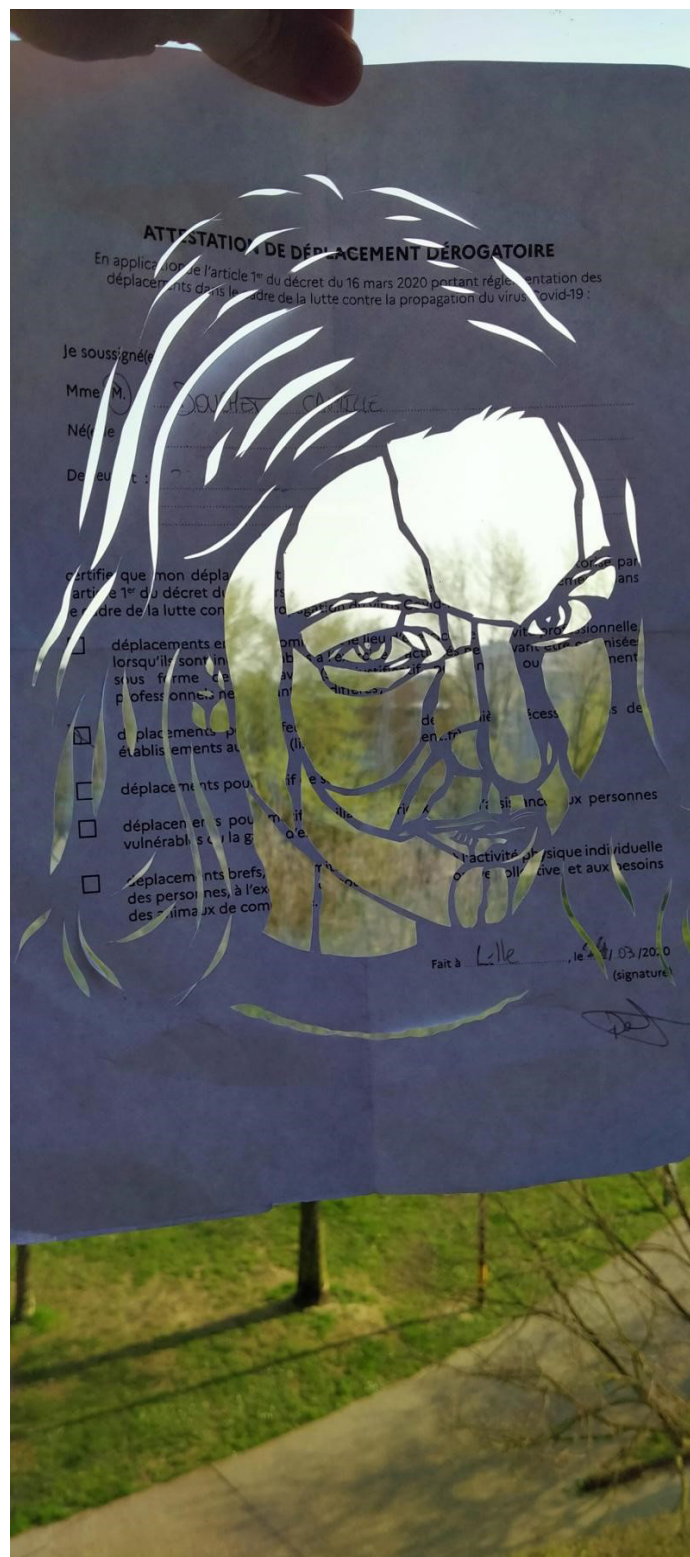
Faute de matériel, Ouroboros réalise des pochoirs sur des objets du quotidien.

Ouroboros, 28 ans, est pensionnaire [des Ateliers RemyCo à Roubaix](#). Il a choisi d'embrasser une carrière d'artiste après quelques essais infructueux dans le monde professionnel, en intérim, et après avoir cessé ses études de psychologie. « *Je n'étais pas heureux dans le système scolaire traditionnel* », estime-t-il.



Faute de matériel, Ouroboros réalise des pochoirs sur des objets du quotidien.

Sa technique de prédilection, c'est **le pochoir**. Il travaille sur de la toile, du bois, de la pierre, ou du papier. Et la rue figure parmi ses terrains de jeux. « *Je ne me force pas à y aller, j'y vais quand j'en ai envie. Mais c'est vrai que c'est un besoin, et la période actuelle induit un manque dans ce domaine* », observe-t-il. Adepte d'un confinement strict, [Ouroboros](#), qui habite Wazemmes à Lille, est surtout coupé de son matériel, qui se trouve dans son atelier à Roubaix.



Faute de matériel, Ouroboros réalise des pochoirs sur des objets du quotidien.

Comme ses confrères, contraint à se réinventer, **le jeune artiste s'est mis tout à coup à découper un pochoir sur un emballage de yaourt**. Puis sur un pack de jus de fruit, une boîte de biscuit, une attestation dérogatoire, une tablette de chocolat... « *Je me suis dit que je pouvais témoigner de ce confinement autrement. Le rôle d'un artiste, c'est aussi ça, et c'est devenu ma manière à moi de le faire* », explique-t-il.

Et ces œuvres ont une autre utilité : **être l'objet de l'exposition** à laquelle il devait participer en mai, et qui a été repoussée, sans doute à l'automne. Tout est bien qui finit bien.



Ouroboros à la salle Deville

Le pochoiriste lillois est venu rendre hommage ici à Mamadou N'Diaye, connu pour être l'un des premiers Africains à venir s'installer à Roubaix. Il est aussi connu pour être marin, boxeur, chiropracteur et surtout résistant. Son portrait en vitrail est exposé aujourd'hui à la Piscine de Roubaix et il a donc désormais un hommage directement dans la rue.



Pour aller le contempler, il faut aller au [48 rue Nabuchodonosor](#), au niveau de la salle Deville. Et Ouroboros est à suivre [ici](#).

Métropole lilloise: chaque trimestre, accueillez chez vous une nouvelle œuvre de street-art

« Street art home » propose aux amateurs de la métropole lilloise de recevoir chez eux chaque trimestre des œuvres d'artistes de la mouvance street-art. Explications avec son fondateur, Nicolas Auboiron.



Bruno Renoul

(/108250/dpi-authors/bruno-renoul) | Publié le 22/01/2022



Nicolas Auboiron avec des œuvres de Jonone, Noir(t)e, Jigé et M. Koeur.

Que diriez-vous d'accrocher dans votre salon une œuvre de **Jef Aérosol**, **JonOne**, **Nasty**, **Obey**, **Ouroboros**, **Kelu Abstract** ou encore **Mr VoUL** ? Ou même de les accueillir toutes à tour de rôle ? C'est la possibilité qu'offre l'artothèque **Street art home** aux habitants de la métropole lilloise.



Des œuvres de **Kelu Abstract**, **Ouroboros**, **Freaks the Fab**, **Sheak**, **Falco** ou **Max Giacchino** sont disponibles.

Lille: au foyer d'urgence Eole, quand les hommes et le street art se retrouvent à l'abri

Le centre d'hébergement d'urgence Eole, abritant des hommes en situation d'errance, développe depuis plusieurs semaines un ambitieux projet artistique dans l'immense bâtisse qui l'accueille, rue des Stations : « mARTche après marche ». Avec de nombreux artistes de rue impliqués.

Antoine Placer – Photos Pascal Bonnière

| Publié le 22/03/2022

En claquettes, un café entre ses dix doigts fatigués, un homme d'une cinquantaine d'années s'extirpe de la salle de vie et grimpe à travers la cage d'escalier d'une vieille bâtisse de la rue des Stations. Pour rejoindre l'un des 32 lits de ce foyer d'urgence pour hommes seuls, il longe des murs couverts de dessins, de portraits, des véritables œuvres d'art qui, comme lui, ont basculé de la rue vers l'intérieur : un vitrail monumental travaillé par la **Roubaisienne Nebuleuz** (<https://www.lavoixdunord.fr/1064552/article/2021-09-03/nebuleuz-gravite-autour-du-monde-de-l-art-et-expose-chez-roubaix-custom>), la patte rouge et noire du Lillois Zacharie Bodson, les portraits de Neiluj, les pochoirs **d'Ouroboros** (<https://www.lavoixdunord.fr/989491/article/2021-04-23/roubaix-l-artiste-ouroboros-investit-son-tour-le-parking-de-la-gare>)...



TELEVISION

FRANCE 3 REGIONS - 21/11/19



BFM LILLE - 28/07/20

